

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La littérature jeunesse québécoise a 80 ans

Ginette Landreville

Volume 26, Number 2, Fall 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12131ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Landreville, G. (2003). La littérature jeunesse québécoise a 80 ans. *Lurelu*, 26(2), 93–102.

La littérature jeunesse québécoise a 80 ans

Ginette Landreville

93

À quelques reprises ces derniers mois, lors d'événements marquant des anniversaires liés à la littérature jeunesse d'ici (les vingt-cinq ans de *Lurelu*, la remise du prix Claude-Aubry à Bertrand Gauthier, le premier Festival du livre jeunesse à Laval, etc.), des présentateurs ont rendu hommage aux artisans des vingt-cinq ou trente dernières années, soulignant l'essor incomparable de notre édition jeunesse : alors que dix titres paraissent entre 1971 et 1973¹, la fin des années 70 sonne le départ d'une montée créatrice et productive qui, au tournant de ce nouveau millénaire, voit publier quatre cents, cinq cents, jusqu'à six cents livres annuellement selon les discours entendus². Les auditeurs réunis en ressortent fiers et ragaillardis d'une vision de notre littérature jeunesse comme celle d'une jeune femme séduisante, épanouie, dynamique, créative, dont la récente histoire ressemble à un *success story*.

Assistent à ces présentations des spécialistes et des chercheurs. Elles (puisqu'il s'agit de la grande majorité) enseignent la littérature jeunesse québécoise, son histoire, publient des travaux de recherche et font des communications dans des colloques et des congrès³ portant sur différentes périodes des années... 20 à 60! Dans l'assistance aussi, des auteures et illustratrices bien vivantes (Paule Daveluy, Henriette Major, Cécile Gagnon, pour ne nommer qu'elles) dont les contributions ont caractérisé les années 50 et 60 et qui continuent de laisser leurs marques, des bibliothécaires chevronnées associées de près à l'évolution de notre littérature jeunesse (Hélène Charbonneau, Ginette Guindon, pour ne nommer qu'elles). Les discours terminés, certaines s'indignent in petto, regrettent ou se taisent timidement (selon leur personnalité) devant un tel portrait tronqué. C'est qu'elles savent que, derrière la superbe et bien réelle jeune femme de vingt-cinq ans qu'on nous présente, existe sa grand-mère de quatre-vingts ans laissée injustement dans l'ombre.

Eh oui, il faut le savoir et le dire : la littérature jeunesse québécoise a quatre-vingts ans cette année.

Bien avant la courbe ascendante qu'on lui connaît depuis une vingtaine d'années, elle a survécu à des hauts et des bas tout au long d'une histoire qui, comme toutes les histoires des littératures nationales pour l'enfance et la jeunesse, a été marquée par l'époque et le milieu dans lesquels elle s'inscrivait, entre autres par l'idée que chaque société se fait de l'enfance et de l'éducation de celle-ci, mais aussi par des changements nationaux et internationaux, qu'ils soient sociaux, politiques ou technologiques. Si on admet que la littérature jeunesse québécoise a connu une renaissance incontestable à la

fin des années 70, époque où elle a frôlé la disparition, c'est — de toute évidence — qu'elle existait déjà.

Forcément porteur de biais et d'importants raccourcis, voici donc un rapide retour historique sur ces premiers cinquante ans si souvent oubliés.

Les débuts fondateurs

Bien que 175 000 livres aient été distribués à des enfants québécois entre 1876 et 1886 comme récompenses scolaires, rares étaient ceux qui avaient été écrits *pour eux*. La création par la Société Saint-Jean-Baptiste de *L'Oiseau bleu* en 1920, premier périodique pour enfants en langue française au Canada, allait servir de catalyseur à une littérature intentionnellement écrite pour la jeunesse. D'abord paru en feuilleton dans ce périodique, le roman de Marie-Claire Daveluy *Les aventures de Perrine et de Charlot*, publié en 1923⁴, est généralement considéré comme l'œuvre fondatrice d'un véritable projet suivi d'édition jeunesse au Québec.

Dans ses débuts, la littérature jeunesse canadienne-française est fortement influencée par les valeurs de l'époque et sert, de manière didactique et assez instrumentale, à renforcer les trois piliers de cohésion sociale d'alors : la foi catholique, l'élan patriotique et la sauvegarde de la langue française. Il s'agit d'une littérature édifiante, essentiellement épique, comme le souligne Françoise Lepage⁵.

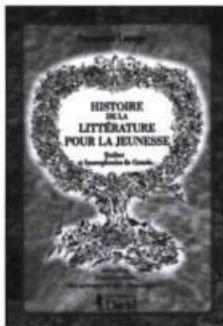
C'est par la presse jeunesse (*L'Oiseau bleu*, *L'Abeille*, *La ruche écolière*, *François*, *Héraults*, etc.) que se développera l'édition jeunesse. Ces périodiques — catholiques et patriotiques — s'imposeront jusque dans les années 60 et serviront d'incubateurs aux principaux auteurs jeunesse des années 30, 40 et 50. Des débuts timides, mais qui voient des auteurs (à vrai dire plutôt des auteures) se démarquer, comme Marie-Claire Daveluy et Maxine. L'édition, fragile, doit se protéger (c'est encore le cas aujourd'hui) de la compétition étrangère (particulièrement celle venant de France). Malgré un contexte législatif favorable (la loi Choquette de 1925 exigeait que la moitié des budgets consacrés à l'achat des livres comme récompenses scolaires soit affectée à l'achat de livres canadiens), la production reste si faible qu'il est difficile d'appliquer la loi.

Les années 40 à 60

La Deuxième Guerre mondiale, les difficultés d'approvisionnement en livres jeunesse français et l'autorisation gouvernementale aux éditeurs de reproduire des œu-



L'illustration frontispice des *Aventures de Perrine et de Charlot*, par James McIsaac.



vres françaises allaient permettre une montée de la production locale : des maisons d'édition déjà actives ajoutent un secteur jeunesse (Fides, Variétés, de l'Arbre, etc.). La biographie à caractère religieux et historique allait définir pendant deux décennies la production (années 40 et 50). Les années 40 voient s'affirmer le conte, et on assiste à l'apparition, pour une courte durée, du roman scout. On est témoin à Montréal, par exemple, de la création des premières sections enfantines des bibliothèques publiques et de la création de l'Association des écrivains pour la jeunesse (1948-1954) qui insuffle un esprit dynamique et milite pour l'amélioration de la qualité des œuvres. À partir de 1944, on publie également des albums, ce qu'on n'aurait jamais osé faire devant la concurrence européenne.

Toutefois, la littérature jeunesse québécoise allait connaître de nouveau une période très difficile dès la fin de la guerre, devant faire face au retour de l'insurmontable concurrence du livre jeunesse français et à l'arrivée des «pernicieux» *comics books* américains. Cette période difficile durera jusqu'au milieu des années 50.

Selon Françoise Lepage, la décennie 1950 est caractérisée par deux tendances : «D'une part, le conservatisme, soutenu par le pouvoir civil et religieux, qui se manifeste non seulement dans la biographie, mais aussi dans les écrits destinés aux adolescentes et, d'autre part, l'éclosion de dynamismes qui vont contribuer à dégager la littérature de son carcan didactique et moralisateur⁶.» Au nombre de ces dynamismes, il faut compter l'ouverture au monde de l'après-guerre, les mouvements de jeunesse (JEC, scoutisme, etc.), les progrès techniques et l'urbanisation, le développement d'une culture populaire axée sur la modernité et des moyens d'expression nouveaux, comme la télévision. Du côté de la littérature jeunesse, on assiste à un élan de renouveau : le travail de regroupement, de soutien aux auteurs, d'animation de la lecture, de rehaussement de la qualité de la production de l'Association des écrivains pour la jeunesse et de sa coopérative, Les Éditions Jeunesse, fait son œuvre. La création de prix littéraires (ASTED, ACELF, entre autres) favorisent l'émulation. Le roman d'aventures se taille une place de choix. La «lecture plaisir» s'insinue petit à petit dans l'univers culturel ambiant. Le roman psychologique pour adolescentes, qui atteint son apogée durant les décennies 1950 et 1960, demeurera toutefois encore longtemps très moralisateur, à l'exception remarquable de *L'été enchanté* de Paule Daveluy (1958)⁷.

Les années 60 s'inscrivent doucement dans le mouvement de changement annoncé. Si Louise Lemieux parle de la décennie 1955-1964 comme «l'âge d'or de la

littérature de jeunesse canadienne-française⁸», par manque de recul, selon Françoise Lepage, cette dernière y voit plutôt une période de transition poursuivant sur la lancée des années 50 : «Contrairement à ce qui a eu lieu dans la littérature pour adultes, où des revues comme *Parti pris* et des romans comme *Le cassé* (1964) de Jacques Renaud ont vraiment marqué un changement radical dans les idées et les mœurs, la littérature pour la jeunesse n'a pas connu de Révolution tranquille, mais seulement une évolution tranquille⁹.» On note toutefois une augmentation de la production (dans la première moitié de la décennie) et surtout une diversification des genres : introduction de la science-fiction en littérature jeunesse (influence des débuts de l'exploration spatiale qui fascine les jeunes), héros sériels à figure d'espions (influence de la guerre froide) mais aussi publication de bandes dessinées, contes et comptines. Cependant, si on les compare à la concurrence des importantes collections de maisons européennes telles que Gallimard et Hachette, les publications québécoises restent bien modestes en nombre et bien peu attrayantes aux jeunes lecteurs tant par leur apparence fade que par leur contenu souvent mièvre, même si on note la présence d'auteurs de qualité, entre autres aux Éditions Jeunesse.

La deuxième partie des années 60 est caractérisée par un nouveau creux de vague dans le contexte d'une crise du livre qui affecte toute l'édition. La suppression, en 1965, des récompenses scolaires allait porter un coup fatal à l'édition jeunesse. Plusieurs éditeurs de livres jeunesse disparaissent, d'autres abandonnent leur production (Granger, Beauchemin, Fides) pour se consacrer exclusivement à l'édition scolaire. Le nombre de publications fond graduellement : la production se réduit à une quinzaine de titres en 1965 et se compte sur les doigts d'une seule main en 1970¹⁰.

Les années 70-80

Au début de la décennie 1970, le livre jeunesse québécois vit une véritable crise. Plus qu'un creux de vague, tout laisse croire à une véritable noyade! Les maisons d'édition nées pendant la Deuxième Guerre abandonnent le navire, la coopérative des Éditions Jeunesse qui a contribué à l'amélioration de la qualité de l'offre n'est plus, une crise secoue le monde général de l'édition, et circule une fois de plus le cyclique discours catastrophique sur la baisse de la lecture chez les jeunes attribuée, cette fois, à la télévision.

Durant une grande partie de cette décennie, plus que la production littéraire elle-même, ce sont certains évé-



nements déterminants qui retiennent l'attention pour l'influence importante qu'ils auront sur le développement de ce qu'on pourrait qualifier de période contemporaine de la littérature jeunesse québécoise, c'est-à-dire celle des vingt-cinq, trente dernières années, dont il est si souvent exclusivement question.

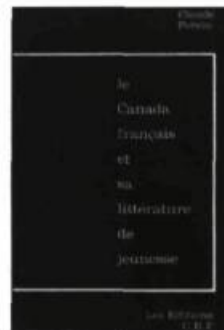
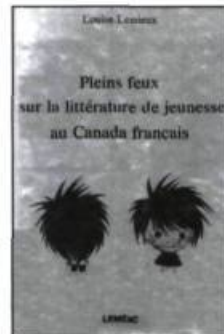
En 1971, un cri d'alarme est lancé par un groupe de personnes, justement indignées de la situation désespérée de l'édition québécoise de livres jeunesse. Autour de Paule Daveluy et de sa sœur Suzanne Rocher, se mobilisent créateurs, éditeurs, bibliothécaires, éducateurs. Cette prise de conscience du milieu et la prise en main qui s'ensuit donnent naissance à Communication-Jeunesse. Dès ses débuts, cet organisme rassembleur et militant se bat sur tous les fronts au moyen d'actions de sensibilisation, de formation et d'animation : représentations et mémoires aux instances gouvernementales, organisations de colloques et de rencontres, promotion de la lecture dans les écoles et les bibliothèques (création de clubs de lecture dans les années 80), diffusion de productions et outils visant à faire connaître les œuvres et les auteurs (sélections annuelles de livres, participation aux salons du livre au Québec et dans les foires internationales, guides d'activités, etc.). Le dynamisme de l'organisme n'a cessé de croître depuis sa fondation et il est devenu un interlocuteur incontournable : son action dans l'élargissement du lectorat, la diffusion de la production jeunesse québécoise et son rôle de rassembleur de tous les intervenants du domaine de la création, de l'éducation et de l'édition est indissociable de l'essor de la littérature jeunesse au Québec.

Outre la fondation de Communication-Jeunesse, les années 70 voient naître d'autres événements qui agissent comme lieux de concertation et de stimulation : les colloques «Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise» (en 1972 à l'UQAM¹¹) et «Le livre dans la vie de l'enfant» (en 1977 à l'Université de Sherbrooke¹²); l'édition de deux ouvrages de référence sur l'évolution de la littérature jeunesse canadienne qui allaient demeurer longtemps les seuls disponibles aux chercheurs : *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français* (1972) et *Le Canada français et sa littérature de jeunesse* (1981); la création d'organismes comme l'Association pour l'avancement de la littérature de jeunesse (1978) et la section canadienne de IBBY (1977); de nombreux prix littéraires dont le prix Alvine-Belisle (en 1975 par l'ASTED) et le Prix de littérature jeunesse du Conseil des Arts (1975) qui devient, en 1987, un des prix du Gouverneur général. Ajoutons la création en 1978 de deux revues spécialisées, *Des livres et des jeunes* (créée par

l'ACALJ) et *Lurelu* (d'abord bulletin de Communication-Jeunesse, puis périodique autonome en 1980).

Du côté du milieu de l'éducation, on note les premiers cours universitaires donnés aux enseignants dans le cadre des programmes PPMF, le «nouveau» programme de français qui incite à l'utilisation de la littérature jeunesse et la publication par le MEQ d'un guide pédagogique à cet effet. Du côté des éditeurs, on assiste à un regain d'intérêt. Rares sont les éditeurs qui avaient persévéré durant la période difficile; citons en exemple la maison Paulines (aujourd'hui Médiaspaul) qui avait lancé sa collection «Jeunesse-Pop» offrant des œuvres aux adolescents qui n'avaient, à l'époque, presque rien à se mettre sous les yeux. Des éditeurs qui avaient délaissé leur secteur jeunesse le réactivent, d'autres maisons d'édition jeunesse apparaissent. Tel est le cas, en 1974, des Éditions du Tamao qui devient, en 1978, La courte échelle, un des très rares, sinon le seul éditeur à cette époque à se consacrer exclusivement à la littérature jeunesse québécoise.

Dans la foulée des transformations sociales, politiques et culturelles qui déterminaient alors le paysage international (on pense à mai 1968) et auquel participait la révolution culturelle québécoise, un changement de mentalité, un souffle de liberté, une volonté de rupture avec les traditions et un désir de modernisme apportent un vent de renouveau qui s'inscrit, peu à peu, tant sur le plan des contenus thématiques que de l'esthétique littéraire et visuelle, dans les livres destinés aux enfants. La majeure partie des années 70 représente donc une période de gestation dont, dès la fin des années 70, on pouvait voir les fruits marqués d'un grand renouveau. C'est particulièrement l'album couleur qui sert de véhicule à l'audace, à la créativité, à l'expérimentation littéraire et artistique des créateurs de l'époque (les Christiane Duchesne, Ginette Anfousse, Marie-Louise Gay, Bertrand Gauthier, Philippe Béha, Tibo, etc.). Les Éditions de La courte échelle servent d'avant-garde et stimulent le vent de changement. Y participent de nouveaux éditeurs : Ovale (1980), les Éditions du Nomade (1983), futures Éditions Michel Quintin, mais aussi des éditeurs en place — Pierre Tisseyre et d'autres — qui n'hésitent pas à proposer des collections d'albums diversifiées d'un modernisme qui rivalise de qualité et d'originalité avec la production européenne. L'édition jeunesse québécoise connaît alors une période d'effervescence et d'abondance créatrice, particulièrement de la part des illustrateurs, qui bouleversent de façon assez décisive le paysage visuel des publications. Ces «beaux risques» sur le plan éditorial allaient toutefois mettre en péril les coffres de plu-





sieurs. La période d'or de l'album (1978-1984) sera suivie de l'abandon de l'album par plusieurs éditeurs. Mis en veilleuse, celui-ci réapparaîtra dans ses plus beaux atours dans la deuxième moitié des années 90, dans les nombreuses collections d'éditeurs comme Dominique et compagnie et Les 400 coups.

Moins cher à produire (période de récession oblige), c'est par le roman que la littérature jeunesse prend son essor, après une période de consolidation dans la deuxième partie des années 80. Celui-ci allait connaître une importante métamorphose et le best-seller de Raymond Plante, *Le dernier des raisins* (Québec Amérique, 1986), allait servir d'œuvre phare. Les thématiques romanesques se modifient pour prendre des allures résolument contemporaines, le narrateur adulte laisse place à un héros narrateur et à une narration autodiégétique maximisant une identification du lecteur. Soucieux de la promotion de la lecture et du lectorat scolaire, on courtise celui-ci en lui offrant des ouvrages d'accès plus facile au chapitre de la lisibilité mais aussi des référents (un présent, des problématiques, des espaces connus) qui l'intéressent et l'amuse (touches fréquentes d'humour) et dont la facture le séduit (couvertures attrayantes). Les collections et les séries se multiplient chez de nombreux éditeurs, toutes sous forme de livre de poche. D'abord destiné aux adolescents, le roman s'étend pendant cette décennie aux enfants de neuf à douze ans puis, par le mini-roman, aux six à neuf ans. Ces collections ciblées se consolident à partir du milieu des années 80, caractérisées par une «tendance lourde» pourrions-nous dire, encore présente aujourd'hui quoique moins exclusive : celle du roman réaliste ou roman miroir. La fin des années 90 allait faire voir une diversification stylistique et thématique qui, si elle n'est pas arrivée encore à son apogée, n'en était pas moins attendue.

Le virage de la fin des années 70 allait donc marquer une renaissance et constituer ce qu'on peut considérer comme la littérature jeunesse québécoise contemporaine (cette jeune femme de vingt-cinq, trente ans dont il a été question au début de ce texte), celle dont nous ne continuerons pas ici la suite de l'histoire, faute d'espace mais aussi parce qu'elle est mieux connue et qu'elle a fait le sujet de recensions, d'analyses et de publications dans des revues et des ouvrages spécialisés qui ont pu témoigner de son développement.

On le sait, la littérature pour la jeunesse québécoise occupe depuis quelques années déjà une place importante dans le marché de l'édition nationale : plus d'un livre sur trois édité au Québec est un livre jeunesse¹³, une proportion enviable quand on la compare aux litté-

ratures jeunesse étrangères, d'autant plus qu'elle est constituée très majoritairement de créations originales et non de traductions¹⁴. Désormais, il fait peu de doute que la littérature jeunesse québécoise est une chose acquise, que sa survie est assurée. Le nombre de publications (environ 450 titres par année selon notre expérience, à *Lurelu*) n'a jamais été aussi considérable et, ne serait-ce que mathématiquement et proportionnellement parlant, il y a davantage d'ouvrages de qualité. Les talents y abondent, tant du côté des auteurs que du côté (peut-être même plus) des illustrateurs. Les éditeurs publient, même si la tâche s'avère parfois difficile, les jeunes lecteurs lisent (malgré ce qu'on entend encore trop souvent), les animateurs parcourent les salons et les classes, les outils de référence électroniques font miroiter tout cet univers littéraire possible. Reste un maillon manquant : la décision politique des gouvernants de garnir les indigentes bibliothèques scolaires pour qu'enfin cette richesse se présente concrètement au lecteur.

Histoire à lire

Pour rendre véritablement justice à l'essor de la littérature jeunesse au Québec dans ses diverses composantes, on ne saurait se satisfaire de ce court survol. Pour les curieux avides de plus de nuances et de réalités, il est des lectures indispensables. Les ouvrages sur l'histoire de notre littérature jeunesse sont d'autant plus précieux qu'ils se comptent sur les doigts de la main¹⁵; leurs auteurs méritent toute la reconnaissance des nombreux chroniqueurs et critiques qui s'y réfèrent. Les voici donc, présentés à partir du plus récent :

- Françoise Lepage (éd.), *La littérature pour la jeunesse 1970-2000*, Fides, collection Archives des lettres canadiennes, 2003, 350 p. Bilan de la production des trente dernières années par une quinzaine de spécialistes, suivi de l'analyse de l'œuvre de sept auteurs.
- Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse, Québec et francophonie du Canada*, Éditions David, 2000, 826 p. Histoire la plus complète des débuts à nos jours, suivie d'un dictionnaire des auteurs et illustrateurs des origines à 1980. Importante bibliographie générale.
- Édith Madore, *La littérature pour la jeunesse au Québec*, du Boréal, 1994, 126 p. Plaquette offrant une brève synthèse et des repères importants.
- Claude Potvin, *Le Canada français et sa littérature de jeunesse*, Les Éditions CRP, 1981, 185 p. Bref historique; répertoire de livres d'avant 1920 à 1980 et sources

... suite en page 102

recherche les éléments d'identification au lecteur cible; vêtements, nourriture, idoles, problèmes existentiels, approche amoureuse... Si les prémisses paraissent un peu floues, la démonstration est convaincante; dans sa conclusion, l'auteure fait état de l'esthétique littéraire qui se diversifie et s'hybride en apparaissant dans plusieurs genres pour ouvrir une brèche sérieuse dans le réalisme. Claire Lebrun, de l'Université Concordia, s'intéresse ensuite à la science-fiction au féminin, identifiant une manière proprement féminine d'approprier les nouvelles technologies attribuable aux auteures québécoises pour la jeunesse. Un panorama de la bande dessinée (Sylvain Lemay, UQAH), un tableau des procédés d'adaptation des romans pour le théâtre (Hélène Beauchamp, UQAM), ainsi qu'un dossier chaud proposé par Jean-Denis Côté (Université Laval), fait de quelques entrevues sur la censure et les politiques éditoriales restrictives, terminent la première section.

Si les études d'auteurs de la seconde partie présentent un intérêt indéniable quoique inégal, elles ne s'adressent manifestement pas toutes au même lectorat ou du moins ne le perçoivent pas de façon homogène. Luc Bouvier (collège de l'Outaouais) semble s'adresser à des néophytes du corpus jeunesse, par son questionnement sur ce qui fait de l'œuvre de François Gravel une œuvre pour la jeunesse (présence ou non d'illustrations, longueur des textes, âge cible...), alors que pour suivre Johanne Prud'homme (UQTR) dans son analyse pointue sur la poétique de la frontière dans l'œuvre de Christiane Duchesne, sa syntaxe complexe, son vocabulaire savant et ses ultimes précisions et nuances, il faut posséder une armada de références littéraires et maîtriser nombre de concepts spécialisés. Entre les deux, Danielle Thaler (Université de Victoria) s'in-

téresse aux romans pour adolescents de Michèle Marineau; Daniel Chouinard (Université de Guelph), à la convergence des questions identitaires dans les romans pour adolescents de Stanley Péan; Lucie Guillemette (UQTR) revisite les romans pour adolescents de Dominique Demers à la lumière des tendances féministes et postmodernes (le concept de postmodernité est repris ici dans un sens plus large que dans l'article de Noëlle Sorin, complétant à merveille la compréhension de la notion); Flore Gervais (Université de Montréal) parcourt les diverses thématiques qui traversent l'œuvre de Gilles Gauthier en démontrant à la fois la valeur sociologique, psychologique et éthique de ses romans. Quant à Lucie Hotte (Université d'Ottawa), elle se penche sur la similitude des archétypes dans les trois romans d'un auteur quasi inconnu au Québec: Doric Germain. Le panorama du marché actuel (2001) de l'édition jeunesse que brosse Édith Madore (on se demande par ailleurs pourquoi il est relégué en annexe) nous apprend qu'une cinquantaine de maisons d'édition (moins de la moitié sont très actives) publiaient en 2001 des livres pour les jeunes. Tirages, traduction, modes de diffusion et exportation sont également brièvement abordés.

Après la lecture de cet ouvrage de 350 pages, la vitalité et la richesse du secteur jeunesse nous apparaissent plus évidentes et stimulantes que jamais. Des portes nouvelles s'ouvrent à la relecture des romans cités et à la réflexion sur la production jeunesse québécoise. Une perception plus approfondie s'amorce. Si, comme le dit Françoise Lepage, l'évolution d'un domaine d'étude doit beaucoup au regard critique qu'il suscite, la littérature pour la jeunesse vient d'avancer d'un pas avec cet ouvrage.

(lu)

biographiques. Deuxième édition et mise à jour d'un ouvrage paru en 1972.

• Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Leméac, 1972, 342 p. Première source de référence historique rigoureuse sur le sujet. Historique et bibliographie exhaustive des auteurs jusqu'en 1970. Annexes utiles.

(lu)

Notes

1. Françoise Lepage, *Histoire de la littérature pour la jeunesse. Québec et francophonie du Canada*, Éditions David, 2000, p. 284.
2. Plus récemment, au forum *Lire me sourit*, M. Roch Carrier, de la BNC, signalait 250 livres parus au Canada français, alors que M^{me} Lise Bissonnette, de la BNQ, affirmait que le dépôt légal québécois en recensait 700 en 2002!
3. Entre autres le colloque annuel en littérature jeunesse présenté au congrès de l'ACFAS, les publications des travaux des groupes de recherches du GRELQ et du laboratoire *L'Oiseau bleu* à l'UQTR, le récent colloque *Donner le goût de lire, d'hier à aujourd'hui* au Festival du livre jeunesse Laval et le forum *Lire me sourit* de la Bibliothèque nationale du Canada en juin 2003.
4. Première publication qui donnera lieu à un cycle romanesque de six livres jusqu'en 1940.
5. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 157.
6. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 202.
7. «Le roman de Paule Daveluy est un livre phare, unique en son genre, qui n'aura pas de descendant, avant les années 80 si l'on excepte la suite romanesque [...] de la même romancière.» Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 217. M^{me} Lepage retrace avec grand intérêt dans son ouvrage les œuvres conservatrices offertes aux adolescents de cette époque, dans la section intitulée : *La littérature pour adolescentes* (p. 204-217).
8. Louise Lemieux, *Pleins feux sur la littérature de jeunesse au Canada français*, Leméac, 1972, p. 59.
9. Françoise Lepage, *op. cit.*, p. 269.
10. Louise Lemieux, *op. cit.*, p. 52.
11. Les textes de la rencontre ont été publiés dans *Création culturelle pour la jeunesse et identité québécoise*, de Paule Daveluy et Guy Boulizon, coll. Dossiers, Leméac, 1973.
12. Les actes du colloque ont été publiés dans *Le livre et la vie de l'enfant*, de Raymond Tétreault, ACALJ, 1978, 1980.
13. Ce pourcentage fait référence, non pas au nombre de titres publiés, mais au nombre d'exemplaires imprimés, les tirages en littérature jeunesse étant plus gros qu'en littérature générale.
14. En France, par exemple, les œuvres originales ne constituent que le tiers environ de la production, les deux autres tiers étant des traductions, des adaptations et des rééditions, selon Suzanne Pouliot, professeure et chercheuse à l'Université de Sherbrooke. Ce chiffre est nuancé toutefois par une autre chercheuse de l'Université Laval, Charlotte Guérette, qui l'attribue aux documentaires mais évalue plutôt à 50 % la part des œuvres originales françaises dans le domaine de la fiction.
15. Si l'on fait exception des articles et collectifs parus dans des revues littéraires, éducatives, publiés par des chercheurs. Nous laissons aussi de côté, parce que ne présentant pas une approche historique, les ouvrages de type bibliographie sélective.